

SANS-GÊNE

OÙ IL Y A DE LA GÊNE
IL N'Y A POINT DE PLAISIR



— Et puis, vois-tu, c'est pas tant l'amour qui est bon, c'est de se reposer après.



Publicité



I

Le cabinet de M. Alcibiade, détective, rue Pasquier. Il reçoit Joseph Avrignon, le grand chemisier des boulevards, quarante-cinq ans.

JOSEPH. — Il est l'heure ?

ALCIBIADE. — Pas encore. Soyez tranquille : nous ne les raterons pas ; mais vous savez ce que vous m'avez promis ?

JOSEPH. — Quoi donc ?

ALCIBIADE. — D'être calme.

JOSEPH. — Est-ce que je ne le suis pas ?

ALCIBIADE. — Vous paraissez un peu agité.

JOSEPH, frappant du poing la table. — Ça c'est un peu raide ! Je suis d'un calme impressionnant.

ALCIBIADE. — N'empêche que vous avez failli démolir ma table !

JOSEPH. — C'est un geste comme un autre, parce que vous m'énerviez à vouloir me soutenir que je suis en colère.

ALCIBIADE, conciliant. — Excusez-moi : j'avais supposé ..

JOSEPH. — Vous avez parlé sans réfléchir, ce que ne devrait jamais faire un détective. Car enfin, j'imagine qu'au cours de votre carrière, vous avez dû en voir quelques-uns, des cocus ?

ALCIBIADE. — Je ne vois que ça.

JOSEPH. — Je parie qu'il y en a un peu qui possède ma placidité ! Cependant j'aurais des raisons de ne pas être content !... Savez-vous comment j'ai connu ma femme ?

ALCIBIADE. — En métro ? C'est le cas le plus fréquent.

JOSEPH. — Ce n'est pas le mien : je l'ai rencontrée dans une petite crèmerie de la rue Saint-Marc. Elyane était alors vendeuse chez une modiste de la rue Monsigny. Elle déjeunait là tous les jours. Moi aussi. Nous ne nous étions jamais parlé. Une fois, quand je suis arrivé, elle était en train de se disputer avec la bonne qui avait laissé prendre sa place ; la bonne était insolente et la patronne prenait parti pour elle. J'ai pris parti pour Elyane. Il y a eu une attrapade générale. Bref, nous sommes sortis tous les deux. Nous avons déjeuné ensemble ailleurs. Nous ne devons plus nous quitter.

ALCIBIADE. — C'est très romanesque.

JOSEPH. — Non, c'est banal. La suite, vous la devinez : au bout de quelque temps, comme ma chemiserie marchait bien, je me suis installé sur le boulevard ; j'ai pris Elyane avec moi. Puis, la maison devenant plus importante, Elyane, que j'avais épousée, entre temps, ne s'est plus occupée du tout des affaires : je lui payais de belles robes, des bijoux... et le résultat, le voilà : Edouard ! Quel mufle !

ALCIBIADE. — Vous vous emballez encore !

JOSEPH. — Moi ? Vous ne voudriez pas : c'est très parisien : je suis trompé par mon plus vieux camarade, qui venait chez nous presque tous les soirs partager notre tilleul, car c'est ce que nous prenons après le dîner : le café nous excite.

ALCIBIADE. — Et vous n'en avez pas besoin

JOSEPH. — En sorame, tout ça, c'est très drôle.

ALCIBIADE. — Oui et non.

JOSEPH. — Mais si : il faut être de Carpentras, pour prendre une affaire comme celle-là au tragique ; moi, je savoure l'aventure en ironiste ; je ne m'y attendais pas ; je ne me suis douté de rien pendant longtemps.

ALCIBIADE. — C'est dans l'ordre.

JOSEPH. — Quand, ayant conçu les premiers soupçons, je suis venu vous trouver, je ne songeais pas au vrai coupable... Dire que j'ai tant de fois blagué les autres ! Me voilà de la grande confrérie !... Vous avez la clef ?

ALCIBIADE. — Naturellement : j'ai pris l'empreinte de la serrure : vous entrerez dans la garçonnière du monsieur comme chez vous.

JOSEPH. — Et l'on s'en paiera une tranche ! Ils en feront une tête quand je surgirai au milieu d'eux !... Avec tout ça, l'heure s'avance.

ALCIBIADE, après avoir tiré sa montre. — Meltons-nous en route.

JOSEPH. — Enfin !

ALCIBIADE. — Et surtout pas de bêtises !

JOSEPH. — Vous répétez tout le temps la même chose ! Je vous dis que je prendrai la chose à la rigolade !

ALCIBIADE. — Ça vaudra mieux.

II

Vingt minutes plus tard. La garçonnière d'Edouard Boucheroy, rue Barye. Edouard et Elyane, dans le costume le plus simple, sont en train de se livrer à des divertissements sur lesquels nous ne pouvons pas donner de détails précis. Une pause.

ELYANE, soupirant. — Ah, mon chéri !

EDOUARD. — Tu es heureuse !

ELYANE. — Très... Tu m'aimeras toujours ?

EDOUARD. — Cette question !

ELYANE. — Pourvu seulement que Joseph ne nous fasse pas un sale coup.

EDOUARD. — Ce serait le seul. Mais il n'y a aucune raison...

ELYANE. — Espérons-le ; il me semble que, depuis quelque temps, il a quelque chose de changé.

EDOUARD. — Il a fait polir ses cornes ?

ELYANE. — Ne blague pas : il a un petit air en dessous qui me donne des craintes.



VIEILLE ET NOUVELLE ECOLE

— Quand on craint la fumée on ne monte pas dans un compartiment de dames seules.

EDOUARD. — Tu as bien tort de te faire de la bile. Que veux-tu qu'il arrive ?

JOSEPH, qui vient d'ouvrir brusquement la porte surgissant avec Alcibiade. — Moi !

ELYANE, effrayée. — Joseph !

JOSEPH. — Eh bien, c'est du propre !

ALCIBIADE, voulant le calmer. — Monsieur...

JOSEPH. — Laissez : je suis calme. (A Edouard :) D'abord, tu pourrais le lever !

EDOUARD. — Si ça peut te faire plaisir ! (Il se lève et, pendant les répliques suivantes, il enfile un pyjama). En voilà des manières d'entrer chez les gens !

JOSEPH. — Comment, tu oses... saligaud ?

ALCIBIADE. — Monsieur...

JOSEPH, à Alcibiade. — Foutez-moi la paix : vous voyez bien que je suis calme.

EDOUARD. — Tu aurais pu frapper d'abord.

JOSEPH. — Mais il me nargue, ce cochon !

ALCIBIADE. — Monsieur...

JOSEPH. — Fermez donc ! Je suis de plus en plus calme. (A Edouard :) Fumier !

EDOUARD. — Est-ce que tu n'as pas fini ?

JOSEPH. — Et tu m'imposes silence, pourriture ?

ALCIBIADE. — Monsieur...

JOSEPH, hurlant. — Votre gueule, vous ! Combien de fois faudra-t-il vous le dire que je suis calme ?

ELYANE, émergeant des couvertures sous lesquelles elle était, jusqu'à présent demeurée pelotonnée. — Joseph... voyons...

JOSEPH, à Elyane. — Toi, tu es la dernière de la dernière des grues !

EDOUARD. — Je te défends d'insulter Elyane !

JOSEPH. — Tu me défends, voyou ?

ALCIBIADE. — Monsieur...

JOSEPH, sans l'écouter, à Edouard et à Elyane. — Vous êtes deux dégoutants !

EDOUARD. — Tu ne t'es donc jamais regardé dans une glace ? Sinon tu aurais vu que c'était tout naturel d'être cocu avec une binette comme la tienne !

JOSEPH, suffoqué. — Oh !

ALCIBIADE, à Joseph. — Ne faites pas attention.

EDOUARD, continuant. — Tu peux quitter Elyane et épouser qui tu voudras : tu seras encore cocu !

JOSEPH. — Ah mais ! Ah mais !

EDOUARD. — Pourquoi aurait-on inventé le cocuage si tu n'avais pas dû en profiter ? Tu es voué au jaune !

JOSEPH. — Tais-toi !

EDOUARD. — N'essaye donc pas de m'intimider. Cocu ! Cocu !

JOSEPH. — Ah, c'est comme ça ! (Il tire un revolver de sa poche, vise Edouard et fait feu : Edouard s'écroule).

ELYANE, épouvantée. — Ah, mon Dieu !

JOSEPH, à Alcibiade, qui s'est penché sur Edouard. — Eh bien ?

ALCIBIADE. — Mort !... Je vous avais cependant recommandé de rester calme !

JOSEPH. — Je l'étais.

ALCIBIADE. — A votre manière... Comme j'avais raison de me défier de vous !... (Soupirant :) Ça va encore nous amener des embêtements !

III

Huit mois plus tard, chez Alcibiade.

JOSEPH, entrant. — Cher monsieur Alcibiade, je vous salue.

ALCIBIADE. — Monsieur Avrignon ! Quelle bonne surprise ! Je suis heureux de vous renouveler mes félicitations.

JOSEPH. — Et moi de vous remercier encore une fois du délicieux petit mot que vous m'avez écrit après mon acquittement.

ALCIBIADE. — C'était la moindre des choses.

JOSEPH. — Du tout : vous auriez pu me garder rancune des ennuis que je vous ai attirés.

ALCIBIADE. — Ce sont les risques du métier. Tout de même le président a été un peu dur avec moi, quand il m'a reproché de vous avoir accompagné et d'avoir ainsi provoqué le drame : mais il était dans son rôle et je ne savais pas que vous aviez un revolver.

JOSEPH. — Une vieille habitude, depuis l'époque lointaine où je travaillais à Grenelle.

ALCIBIADE. — Vous n'auriez pas dû vous en servir : vous qui vous prétendiez si calme !

JOSEPH. — Il est certain que j'ai eu un petit mouvement de vivacité : mais ça a été tant pis pour cet idiot : il se

fichait trop de moi ! D'ailleurs c'est à lui surtout qu'on a dit son fait ! Qu'est-ce qu'il a pris au cours des débats !

ALCIBIADE. — Il en est généralement ainsi : le rôle de victime est toujours ingrat. Mais vous avez eu de magnifiques chambrées !

JOSEPH. — Un public trié sur le volet : le Parlement, la presse, la boxe, le théâtre, y compris les Marley sisters et Clémentine Fafler, la négresse, qui n'a pas cessé de me sourire. Il n'y a pas à dire : c'est une satisfaction.

ALCIBIADE. — Ça vous a dédommagé de quelques mois de cellule. Or, malgré tout, la prison manque de gaieté.

JOSEPH. — On s'y fait. Du reste tout le monde a été charmant avec moi : le directeur, les gardiens... Ces messieurs étaient aux petits soins. C'est comme pour mon divorce : la magistrature s'est montrée pleine d'attentions...

ALCIBIADE. — C'est trop naturel : un client !... Et qu'est devenue votre femme ?

JOSEPH. — Laquelle ?

ALCIBIADE. — Vous en aviez deux ?

JOSEPH. — Non, mais j'en ai une autre... J'ai épousé une de mes employées, Claire, vous savez bien, celle qui tenait la caisse.

ALCIBIADE. — Je ne suis allé qu'une fois à votre magasin : je ne me rappelle pas.

JOSEPH. — Il faudra que je vous la fasse connaître, sans vous présenter.

ALCIBIADE. — Comment ! Est-ce que ?...

JOSEPH. — J'aurai encore besoin de vos services ? Peut-être. Tenez-vous prêt à tout événement.

ALCIBIADE. — Sérieusement, vous soupçonnez la nouvelle madame Avrignon ?

JOSEPH. — Pas encore. Mais elle est beaucoup plus jeune que moi... Il y a la prédiction de l'autre qui me hante : vous vous rappelez ? Je suis voué au jaune.

ALCIBIADE. — Propos sans importance !

JOSEPH. — Qui sait ! Suprême divination !... Quoi qu'il en soit, l'affaire dont vous vous êtes occupé a eu la meilleure influence sur mon commerce.

ALCIBIADE. — Comme publicité, on ne pouvait pas demander mieux.

JOSEPH. — Certes. J'étais devenu un héros parisien. La clientèle s'est précipitée chez moi. J'ai dû m'agrandir et je viens d'ouvrir une succursale avenue Victor-Hugo.

ALCIBIADE. — J'ai vu : c'est admirablement situé.

JOSEPH. — Oui, mais il me faut un lancement : si j'avais seulement la chance que ma nouvelle femme fasse comme l'ancienne, ce serait une occasion à ne pas rater. Je compte sur vous : avez-la à l'œil.

Gabriel TIMMOUY.

Reproduction interdite. Tous droits réservés, y compris le droit d'émission radiophonique.

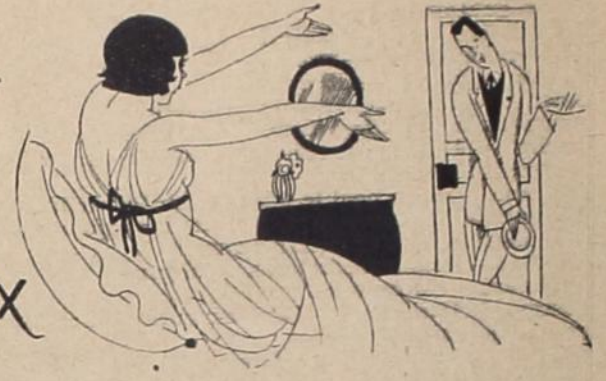


MORALE EN ACTION

— Voyons ma fille rentrez en vous-même.
— Mais, madame, je ne peux pas !



Le plus Courageux



Ils avaient tous une grosse, une très grosse envie de coucher avec Célestine Pouache. Envie on ne peut plus motivée, du reste, par les formes magnifiques que Mme Pouache exhibait sur la plage, tant et plus, ayant adopté l'aimable coutume de ne revêtir une robe qu'après avoir épuisé tous les prétextes de se montrer en maillot de bain.

En outre, comme la jeunesse actuelle n'aime pas perdre son temps en préparations trop ardues, ou seulement trop longues, l'envie de coucher avec Célestine s'expliquait, mieux encore, par ce fait notoire qu'elle avait déjà couché avec beaucoup d'autres. Naguère acrobate de music-hall, puis dompteuse de fêtes foraines, disait la voix publique, elle avait eu des bégains innombrables et retentissants, qui justifiaient toutes les espérances actuelles. C'était à vrai dire, depuis peu, une bourgeoise aussi respectable que les autres, puisque légitimement épousée par M. Pouache, qui gagnait beaucoup d'argent à la Bourse et venait voir sa femme, chaque semaine, du samedi au lundi.

Rien, dans la conduite sévèrement espionnée de Célestine, ne prouvait que le bonhomme fût trompé. On n'en concluait pas moins qu'il était cocu, mais que la roublarde cachait fort bien son jeu. Car nous aimons à établir des opinions formelles, quant au présent, sur une connaissance incertaine du passé. Et chacun réserve pour lui seul le droit de changer d'opinion et de genre de vie, en interdisant à autrui d'en faire autant.

Ah! oui, ils avaient tous envie de coucher avec Célestine! Les plus gringalets surtout, comme il sied, puisqu'il s'agissait d'une créature grande et forte, superbement athlétique, ce qu'on nomme dans le langage populaire une « femme majuscule ».

Du reste, elle les excitait de son mieux. Pas bégueule, mais dédaigneuse, les traitant tous en gamins que l'on raille et qu'on ne redoute point, elle avait toujours sur les talons une demi-douzaine de jeunes gens, fort occupés à regarder, un peu plus haut, les imposantes saillies qui tendaient la soie de son maillot. Elle les faisait marcher comme des larbins, ou, pis encore, comme les clowns de cirque naguère mêlés à ses exercices d'acrobate. Puis, soudain vautreée sur le sable, la belle Mme Pouache, sous prétexte de gymnastique suédoise, s'adonnait à des mouvements rythmés ou fougueux qui évoquaient surtout, pour son entourage énérvé, une autre gymnastique qui se pratique dans tout l'univers, mais qui requiert d'habitude la participation de deux personnages de sexes différents. Merveilleuse séance d'allumage qui laissait les petits messieurs tout pantelants, pour le plus grand plaisir de la belle Célestine, toujours calme, dédaigneuse et souriante.

Ah! oui, qu'ils en avaient envie! Le hic, toutefois, c'est qu'ils en avaient plus peur encore. A deux ou trois reprises, cette diabolique de femme avait donné des preuves évidentes d'une vigueur physique qui devait être bien agréable dans l'étreinte amoureuse, mais qui devenait fort importune, si l'on n'était pas tout à fait d'accord avec elle. Le maître-baigneur boxé et mis knock-out pour une réponse insolente; le petit Didier Rustot renversé d'une gifle formidable, pour avoir voulu porter la main, beaucoup plus doucement, sur ce qui n'était pas les joues de Célestine; tout cela n'encourageait guère nos petits jeunes gens à risquer, avec elle-ci, la douce violence que l'on fait si aisément subir à d'autres femmes. Nul n'était donc allé, jusqu'à présent, plus loin que les déclarations enflammées, mais toutes verbales, ou les conversations hardies, voire licenciées, auxquelles Célestine, du reste, se prêtait on ne peut plus volontiers.

Un matin que la gymnastique soi-disant suédoise avait pris des allures, presque répréhensibles, d'exhibition pour vieux voyeurs, le jeune Abel Souillard risqua, non sans s'être tenu hors de la portée d'une torgnole éventuelle:

— Tant de merveilles pour votre mari, pour lui seul, ce n'est pas juste, tout de même!

Avec le sourire le plus bienveillant, mais aussi le plus dédaigneux, Célestine répondit:

— Il y en aurait peut-être pour d'autres, s'ils osaient venir le prendre.

Dix mains avides se tendirent, sans trop s'approcher toutefois.

— Ah! non, pas sur la plage, en plein soleil! railla Célestine... Moi, ça ne me gênerait pas, ça n'exclerait plutôt... Mais il pourrait en résulter des ennuis... Alors, il faut bien faire comme tout le monde, et se contenter d'une chambre.

— La mienne! proposèrent dix voix.

— Non! répartit Célestine... J'aime mes aises et mes petites habitudes... Chez moi, ou nulle part.

— La clé? demandèrent quelques voix entrecoupées par l'émotion.

— Ma porte n'est jamais fermée, mes enfants... Il n'y a donc pas la moindre difficulté, jusque-là, puisque nous sommes tous logés au même hôtel... Toutefois, prenez-y garde, je ne suis pas toujours disposée à recevoir des visites, et il faut arriver au bon moment... Pour les gêneurs, j'ai une arme sur ma table de nuit.

— Un revolver, bon Dieu!

— Non: une cravache, simplement... Vous savez bien, mes petits, que cela suffirait pour me débarrasser de n'importe lequel d'entre vous, voire de deux ou trois en même temps... Avis aux amateurs!

Et Célestine s'en fut, souriante, superbe et dédaigneuse.

Les petits jeunes gens restèrent d'abord silencieux, absorbés par d'intenses réflexions. Puis des voix bougonnes et mal assu-



— Dis donc... Jacques ça prend bien un q?
— Tu as dû t'en apercevoir.

rées affirmèrent, tour à tour, que cette Célestine n'était pas si musclée qu'elle en avait l'air, et que personne ne la redoutait, bien sûr... Mais que la pauvre enfant avait grand tort, en se figurant qu'on la désirait tant que ça... Que des jeunes gens bien élevés ne pouvaient se compromettre dans une rixe avec une saltimbanque... Etc., etc.

Puis ils parlèrent d'autre chose, sans cesser pourtant de penser à cela.

Ce jour même, Philibert Dadet arriva à l'hôtel où tous étaient logés. Un grand beau gas, très jeune, fort agréable à regarder, mais niais, gobeur, empoté, et, par-dessus tout, capon comme plusieurs lunes, craignant le froid, le chaud, le soleil et la pluie, redoutant le bec d'une poule et la corne d'une chèvre, mis en déroute par un veau, bref, ayant peur de tout et du reste. Plus que timide avec les femmes, bien entendu, et peut-être encore puceau.

Aussi résolut-on de lui en faire une bien bonne. Il fut présenté à Mme Pouache, et enrégimenté tant bien que mal dans le troupeau de ses adorateurs. Mais on se garda bien de raconter à Dadet de quoi il avait été question, le matin même, sur la plage. On le retint au bar de l'hôtel jusqu'à près de minuit.



Une indicible stupéfaction s'empara de moi, le jour où j'appris que Pierre Boreennes se mariait. De tous mes amis, c'était bien le moins préparé à la vie conjugale; et je l'avais cent fois entendu dire qu'il aimerait mieux se pendre que se marier.

Je n'étais point sans concevoir des inquiétudes touchant son futur bonheur. Paul me semblait posséder la vocation de la vie de garçon. A force de s'appliquer à faire la noce, qui était pour lui une carrière, une raison d'être, j'allais écrire un art, il avait acquis, en ce Paris dont les limites extrêmes sont marquées par le boulevard des Italiens et le Bois, une célébrité qu'il savourait avec modestie, étant homme d'esprit. En compagnie de trois ou quatre bons drilles qui marchaient sur ses traces, il formait le bataillon des « joyeux clubmen », dont les exploits, narrés aux échos des magazines gais, font rêver les commis mégalomanes. Un ancêtre de la chronique, qui avait connu les fêtes célèbres du Second Empire, les Morny et les Gramont-Caderousse, avait décerné à Paul Boreennes le titre de dernier pontife de la vieille gaité française.

Tourangeau joyeux et joufflu, le teint fleuri, l'œil bleu et candide, mais dont il clignait tout le temps pour se donner l'air malicieux, Boreennes savait se souvenir qu'il était du pays de Rabelais. Ses plaisirs étaient sains et robustes, sa gaité bienveillante et familière. Il était indulgent et écoutait les divagations de ses camarades de plaisir avec un sourire bon enfant qui dissimulait qu'il se gaussait un peu des hommes et des choses, tout au fond de lui.

Chose extraordinaire, Boreennes s'amusaient en faisant la noce. Il est des gens qui font la noce comme d'autres vont écouter *Tristan et Iseult*, parce que ça vous pose, et qui s'y ennuiant avec résignation. Diverti par le caquetage des femmes et la sottise des hommes, étourdi par une vie fiévreuse de fêtes et d'aventures, qu'une solide musculature lui permettait de supporter, Boreennes, observateur narquois et optimiste, ne s'ennuyait jamais.

Il possédait, à un très haut degré, ces trois qualités remarquables, mais qui ne sont pas de celles qui préparent les bons maris : nul, mieux que lui, n'excitait à lancer une femme, à déguster un bon vin, à miter le rugissement du lion en soufflant dans un verre.

Quand nous parvînt de Cannes la nouvelle du mariage de Boreennes, l'ancêtre de la chronique, dans un article quasi nécrologique, salua la retraite d'un homme qui savait rire « comme on riait sous l'Empire » et dont le mariage mettait le Boulevard et la plaine Monceau en deuil...

Boreennes, qui avant son mariage récoltait au pesage les sourires acueillants des belles et les poignées de main de tout ce qui portait un nom dans les clubs élégants, était, un an plus tard, méprisé et honni de tous.

Ce pauvre Boreennes, proclamaient ses anciens admirateurs, fini, tombé, démonétisé ! Quelle chute ! Quand on pense que Nine des Anges a voulu s'empoisonner pour lui ! Et Berthe de l'Estrapade qui couchait sur son paillason ! Avoir été ce qu'il a été pour finir dans la peau d'un Sganarelle ! Avoir coiffé toute la terre et l'être par une petite bécasse de provinciale qui, ostensiblement, s'offre tous ses amis ! On ne peut pas dire qu'il ne s'aperçoit de rien... On il est devenu totalement gâteux, ou il tolère, par lâcheté, par veulerie, toute dignité à vau-l'eau...

Georges Ista.



— Et voilà que le mufti profite de la cohue du métro pour me tripoter scandaleusement ! J'étais tellement outrée que je suis descendue trois stations trop loin !

Puis Gustave Lacouette vint annoncer au jeune niais, de la part du patron, qu'il n'occuperait pas la chambre 39, qu'on lui avait désignée par erreur, mais le numéro 12, beaucoup plus confortable, où sa valise était déjà transportée.

Or, la chambre 12, c'était celle de Mme Pouache.

Par les couloirs déserts, tout un groupe d'excellents amis voulut conduire Philibert à son gîte. Silencieusement, pour ne pas éveiller les autres locataires déjà endormis. Une main presle ouvrit la porte du numéro 12, qui n'était pas fermée, en effet. Quatre autres mains poussèrent Dadet dans la chambre obscure, puis la porte se referma, et cinq ou six oreilles s'y collèrent aussitôt.

Un bref declin, indiquant que l'électricité s'allumait... La voix de Philibert bredouillant, éperdue : « Mama... Madame... Je... Je... » Puis la voix de Célestine susurrant, aimable et ravie : « Chic ! Il y en a tout de même un qui a osé venir !... Oh ! le mignon, qui n'a pas eu peur de la cravache !... Tu vois qu'il n'y en a pas, du reste... Alors, viens te coucher, mon chéri... Tu vas voir comme je les aime et comme je les récompense, les gas vraiment courageux... »



— Il voudrait que je couronne sa flamme.
— Alors?
— Alors, je n'ai pas pu.

Ces propos me peinaient profondément, car je professe pour Boreennes la plus sincère amitié. Qu'y avait-il de vrai dans tout cela ? Il s'était marié à Nice, et, depuis n'était venu à Paris que pendant quinze jours, tandis que les tapissiers et les peintres transformaient en un petit palais d'épicurien une villa qu'il avait achetée à Eze.

Sa femme, une brulette aux grands yeux luisants et vifs, offrait un visage à la fois puéril et voluptueux et semblait l'adorer de toute la force de son jeune cœur et de ses sens nouvellement éclo. Lui la couvrait de regards idolâtres. J'étais disposé à ne point ajouter foi aux médisances colportées à Paris, quand Boreennes m'invita à passer quelques jours chez lui.

La villa, surmontée d'une pergola enguirlandée de roses et de glycines, était ravissante.

Je trouvai Boreennes un peu bedonnant, plus joufflu que jamais.

— Voilà, pensai-je, un gaillard qui n'a pas l'air tracassé par des infortunes conjugales.

Mais, au bout de quelques jours, je m'aperçus sans peine que



— La campagne t'a fait du bien, tu as les joues plus pleines que l'année dernière.



— Dis chéri, tu donneras quelque chose à maman, c'est elle qui prépare le chocolat.

Mme Boreennes ne restait point insensible aux soins que lui rendait un jeune invité qui, le soir, jouait au poker avec mon ami. J'épiai les amoureux et je sus bientôt que Mme Boreennes accueillait le galant dans sa chambre, quand tout dormait dans la villa.

Je me trouvai gêné devant la belle confiance, la bête sérénité de Boreennes, et je ne tardai pas à lui annoncer mon départ.

Nous étions dans le parc. Le sang du soleil couchant teignait la mer de pourpre fumante. Des petits nuages ourlés de feu voguaient par l'éther frémissant comme des oiseaux fantastiques.

Mon ami me prit par le bras et me dit de sa bonne grosse voix tendre :

— Je sais pourquoi tu veux t'en aller... Tu t'es aperçu qu'Arlette... Ne proteste pas... Je le vois... Je le sais... Si tu crois que je n'ai pas remarqué la tête que tu nous fais, depuis trois ou quatre jours !... Laisse-moi t'expliquer ma petite histoire... Et

dis-moi bien que, si je me décide à ces confidences, c'est parce que je te considère comme un garçon intelligent, d'esprit large, et comme un véritable ami.

« J'ai épousé Arlette par amour. Elle avait dix-sept ans, moi quarante-deux. Un quart de siècle entre nous. Malgré cela, malgré la fosse de cette génération, j'ose dire qu'elle m'aimait, et qu'elle m'aime encore... Tu me regardes d'un air de pitié et de surprise... Tu vas comprendre...

« Depuis mon mariage... le changement de vie, n'est-ce pas ?... je me suis senti vieillir... J'ai engraisé, je suis devenu lourd... Un vrai poquet... La noce m'était une hygiène nécessaire, ça me touchait les nerfs. Pour bien me porter, j'ai besoin de me roucher à cinq ou six heures du matin. Enfin, je suis rouillé... Et je sens d'année en année ma distance que j'ai pour femme l'être le plus jeune, le plus frais, le plus agile... Tiens, regarde-la tu vois : en deux ou trois positions qui virevoltent...



— Dis chéri, tu donneras quelque chose à ton mari, c'est elle qui prépare le chocolat.

Mme Boreennes ne restait point insensible aux soins que lui rendait un jeune invité qui, le soir, jouait au poker avec mon ami. J'épiais les amoureux et je sus bientôt que Mme Boreennes accueillait le galant dans sa chambre, quand tout dormait dans la villa.

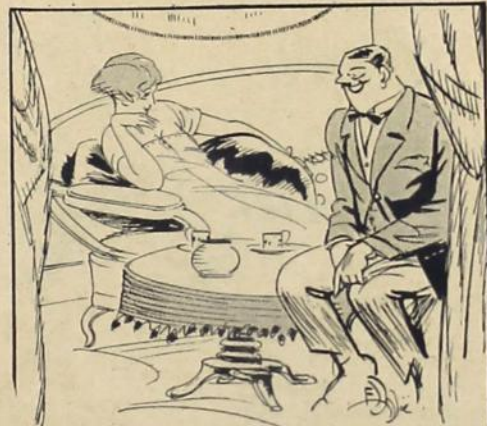
Je me trouvais gêné devant la belle coiffure, la belle serrée de Boreennes, et je ne tardai pas à lui annoncer mon départ.

Nous étions dans le parc. Le sang du soleil couchant teignait la mer de pourpre fumante. Des petits nuages ourlés de feu voyageaient par l'éther frémissant comme des oiseaux fantô-

dis toi bien que si je me décide à ces confidences, c'est parce que je te considère comme un garçon intelligent, d'esprit large, et comme un véritable ami.

« J'ai épousé Arlette par amour. Elle avait dix-sept ans, moi quarante-deux. Un quart de siècle entre nous. Malgré cela, malgré le fossé de cette génération, j'ose dire qu'elle m'aimait, et qu'elle m'aime encore... Tu me regardes d'un air de pitié et de surprise... Tu vas comprendre...

« Depuis mon mariage, — le changement de vie, n'est-ce pas ? — je me suis senti vieillir... J'ai engraisé, je suis devenu lourd... Un vrai paquet... La noce m'était une hygiène nécessaire, ça me fouettait les nerfs. Pour bien me porter, j'ai besoin de me coucher à cinq ou six heures du matin. Enfin, je suis rouillé... Et je sens d'autant plus ma déchéance que j'ai pour femme l'être le plus jeune, le plus frais, le plus agile... Tiens, regarde-la au tennis ; on dirait un papillon qui virevolte...

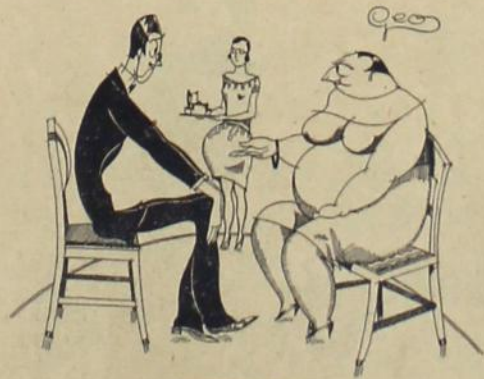


— J'ai voulu d'abord, comme tout le monde, choisir une position, je l'ai enfin demandée à l'amour...
— En effet, là tu n'avais que l'embaras du choix!...

« Alors, j'ai réfléchi : je n'en avais jamais eu le temps. Je me suis dit qu'il n'était pas tout à fait juste de donner à un monsieur que guette l'obésité et qui s'est payé tous les plaisirs, de lui donner, sous prétexte qu'il a quelques regrets, une fille toute neuve...

« Je me suis dit que j'avais commis une bien vilaine action en épousant, moi barbon demain, un enfant, et qu'il fallait tâcher de réparer le mal... Et, prends-le comme tu voudras, j'ai permis à ma chère petite Arlette... Enfin, je lui ai laissé entendre, à demi-mot, que... qu'elle pouvait... que je fermerais les yeux... On peut dire que je suis un sale monsieur ; ça m'est égal... J'ai longuement médité avant de prendre une telle décision... Je trouve qu'on agit toujours noblement... j'emploie cet adjectif à dessein — quand on donne du bonheur... D'ailleurs, ça n'empêche pas Arlette de m'aimer, au contraire... Je me moque de l'avis des imbéciles et j'estime que je suis un bon mari...
Je suis resté deux semaines encore à Eze, et Arlette n'a pas pu contribuer à me faire partager l'opinion de son époux.

Gaston Derys.



PERE D'OCCASION

— En épousant ma fille vous la sauvez du déshonneur, vous donnez un nom à l'enfant... et puis bon sang ! ça n'est pas écrit sur sa figure qu'elle va avoir un gosse!!!

Albaric et Camulet



M. Albaric couchait avec Mme Camulet.

La chose ne s'était pas faite toute seule. Mme Camulet avait présenté à son amant, — qui était bien entendu le premier (1) — une résistance honorable.

Mais enfin elle avait cédé, un jour qu'elle avait du vague à l'âme parce qu'il faisait du soleil, que les oiseaux chantaient dans les branches et que les premiers bourgeons allaient sortir.

Notez que Mme Camulet avait un mari grand, svelte, vigoureux et brun, bref, ni mieux ni plus mal que la majorité des cocus de France et de Navarre. Mais ce jour-là, — les mêmes causes produisant les mêmes effets, — M. Albaric, qui la rencontrait dans l'autobus presque tous les jours depuis une quinzaine, s'était montré plus pressant que d'habitude. — M. Albaric qui, lui aussi, avait pourtant une petite femme grassouillette et blonde, ni mieux ni plus mal en vérité que la plupart des épouses de l'univers, que des maris pourtant majeurs trompent sans discernement.

Et maintenant que, par transitions insensibles, on était passé des premiers sourires et des timides frolements de mains à des rapports passionnés, qui sont, — l'imagine, — aux ressorts des

(1) On ne connaît pas d'amant de femme honnête, qui ne soit le premier, (Note de l'auteur.)

sommiers ce que l'enfer est aux mécréants, — maintenant, dis-je, on s'adorait.

Mme Camulet était folle de son « Jojo » — (M. Albaric s'appelait Joseph) — et l'image de sa « moumouthe », — (Mme Camulet s'appelait Julie (2) — ne quittait pour ainsi dire plus l'esprit de M. Albaric,

Et cependant M. Albaric continuait d'ignorer M. Camulet et Mme Camulet Mme Albaric.

A maintes reprises pourtant les deux amants avaient agité la question de se présenter leur conjoint respectif, M. Albaric était pour, mais Mme Camulet résolument contre :

— On se verrait plus souvent, disait le premier.

— Oui, mais je serais jalouse de ta femme !

— On dînerait les uns chez les autres et tu me ferais du pied sous la table !

— Seulement, quand je voudrais t'embrasser je ne pourrais pas satisfaire mon envie !

— Cela l'arrive bien quelquefois, je suppose !

— Bien sûr, méchant ! mais comme tu n'es pas là ce n'est pas du tout la même chose...

Et cette petite discussion se terminait par des baisers.

Un jour vint cependant où le problème prit une acuité plus aiguë.

Les vacances étaient là ! Les vacances, joie des écoliers et terreur des amants dont les conjoints s'ignorent, les vacances qu'on peut différer peut-être, mais non éluder complètement, car vraiment de quoi aurait-on l'air et que penseraient vos parents, vos amis et surtout votre concierge si l'on ne quittait pas Paris ?

— Mon pauvre chou, dit un jour Mme Camulet, je ne puis plus attendre davantage... Hector me tracasse tous les jours... Il veut partir samedi prochain, il paraît que c'est son tour et que s'il le laisse encore passer son chef de bureau ne vaudra plus le laisser partir...

— C'est un peu comme moi, répondit M. Albaric, qui était lui aussi quelque chose dans un Ministère, Adélaïde commença à s'étonner que je ne parle toujours pas de mon congé. Va-t-il falloir nous séparer ?

— Voyons, mon jojo, tu n'y penses pas ! Rester un mois sans te voir !!! C'est absolument impossible !

— Pauvre Moumouthe !... Mais alors, si tu veux éviter cette séparation il faut adopter le projet dont je parlais l'autre jour... Choisissons la même ville d'eau... Nous arriverons, par hasard, le même jour... nos chambres sont retenues au même hôtel... le traitement, que nous sommes supposés suivre, facilitera nos rendez-vous et au lieu d'être séparés par les vacances nous serons, par elles plus réunis que jamais !

— Et je connaîtrai ta femme !

— Sans doute, mais qu'est-ce que cela peut faire ?... Après cette expérience de quatre semaines, nous verrons ce qu'il y a lieu de décider... Si nous trouvons des avantages à la combinaison, on continuera à se voir officiellement à Paris, après la rentrée; dans le cas contraire on se laissera mutuellement tomber et nous reprendrons, rien que nous deux, nos bonnes habitudes d'aujourd'hui !

Puisqu'on ne pouvait faire autrement, Mme Camulet finit par se laisser convaincre. Elle accepta, mais à contre cœur.

Les femmes ont ainsi parfois des prémonitions étonnantes. Il arriva que, contrairement à ce que l'on pouvait penser, ces semaines, qui devaient être pour les deux amants des semaines de Para-



— Tu ne trouves pas que notre liaison a tout du roman ?
— Oui... mais dont le tirage, hélas est épuisé !...

(2) Il n'y a aucun exemple d'un nom d'amitié féminin qui ait un rapport quelconque avec le prénom réel. (Note de l'auteur.)

dis terrestre, devinrent bientôt des semaines de Purgatoire, sinon d'Enfer.

Oh ! pas les premiers jours bien sûr ! Les infidèles gardèrent durant quelques journées la joie de s'asseoir à la même table et de se coucher sous le même toit. Mais la jalousie de Mme Camulet eut tôt fait d'empoisonner cette joie-là.

— Jojo ! tu as fait hier soir trop attention à ta femme !

— Mais, Moutoutte, c'est exprès ! Il ne faut pas qu'elle se doute...

— Et quel mal à ce qu'elle soit un peu jalouse ? Je le suis bien, moi !

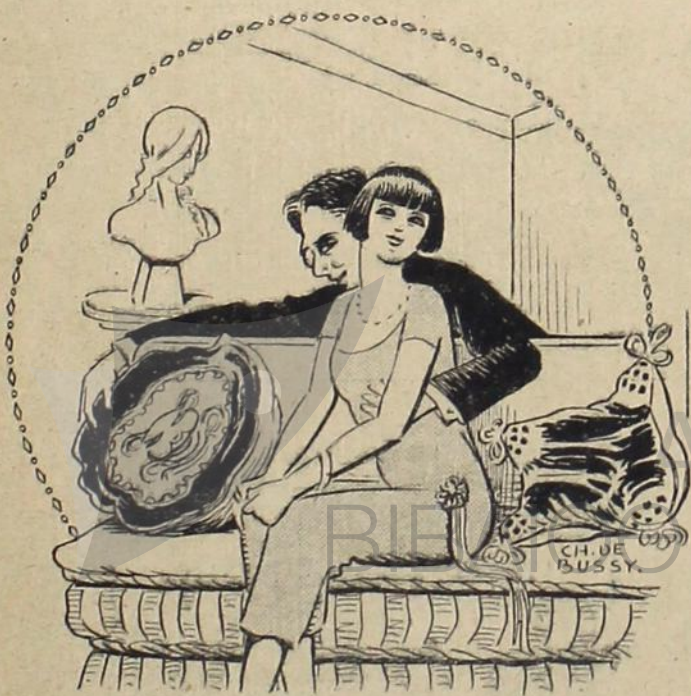
— Julie, tu n'es pas raisonnable !

— Commence par l'être toi-même !

Maintenant, ces discussions-là ne se terminaient plus par des baisers et les tête-à-tête quotidiens n'étaient plus que scènes et que bouderies !

Celles-ci s'aggravèrent quand débute au casino une vedette-étoile qu'à tort ou à raison Mme Camulet accusa son amant d'applaudir sans retenue.

Albaric se mit alors en tête de traiter le mal par le mal. Il ne se gêna plus, — du moins lorsqu'il était loin de sa femme légitime, — pour faire à la chanteuse une cour non déguisée.



FOLLES AMOURS

— Décidément je t'aime trop !... Il faut que nous divorcions pour que tu deviennes ma maîtresse.

Un soir Mme Camulet le surprit à la terrasse du casino, qui prenait avec elle un innocent apéritif. Ce fut la brouille.

Heureusement, les vacances se terminaient.

— Je ne veux plus voir ce bellâtre et cette mijaurée, dit le soir même Mme Camulet à son époux.

— Que l'ont-ils fait ?

— Des tas de choses, qu'un homme ne saurait comprendre ! Qu'il te suffise de savoir que ce soir nous mangerons encore à leur table, mais que demain nous prendrons le train, seuls !

— Mais j'ai encore quatre jours de congé !... Et il était convenu qu'on rentrerait à Paris ensemble !

— Beaucoup de choses étaient convenues, qui ont tourné autrement que je ne le pensais ! Et puis, il suffit ! Tu ne défends pas ces gens-là, je suppose ?

Non, M. Camulet ne défendait pas ces gens-là. Il fit comme voulait sa femme et le lendemain on échangea des adieux sans retour. Les Camulet rentrèrent à Paris, les Albaric les suivirent, mais Mme Camulet ne consentit plus jamais à revoir M. Albaric.

En sorte que cette histoire permettrait de conclure que les vacances ont une heureuse influence sur les mœurs, si la vérité ne m'obligeait à dire que maintenant c'est Mme Albaric qui couche avec M. Camulet !

GUY DES RÔCHES.

LES EXOTIQUES

Parmi les réfugiés russes il y en a qui ont conservé les mœurs du tsarisme. C'est ainsi qu'une jeune princesse qui ayant pu franchir à temps la frontière a conservé ses bijoux, et, par conséquent, sa fortune traite ses domestiques parisiens comme elle traitait ses moujicks.

Cette brutalité lui réussit d'ailleurs assez peu : elle a reçu un certain nombre de corrections dont la dernière terminée par un magistral coup de poing sur l'œil l'a empêché de se montrer dans le monde pendant quelque temps.

LE BAIN

Comment Liane de B. s'est-elle attachée le gros financier dont vous avez vu la tête sur les murs de Paris ?

Ils se sont rencontrés tous les deux au Gala de l'Union des Artistes : leurs loges voisinaient ; ils flirtèrent.

Le lendemain matin on somme chez Liane ; c'est lui le banquier H..., elle le reçoit déjà très familièrement dans son cabinet de toilette.

— Chère amie, je passais devant votre hôtel et je n'ai pu résister au désir de vous saluer.

— Trop aimable...

— Vous alliez vous mettre au bain ?

— J'en sors.

— Oh ! du moment que vous en sortez il me tente ce bain : vous permettez ?

Et voici notre financier qui en un tour de main, se déshabille et se plonge dans l'eau qui, quelques instants auparavant, à ce qu'il croyait avait accueilli les aimables formes de Liane.

Quand il en sortit à son tour, le charme avait opéré : il offrait à Liane une de ces mensualités auxquelles une femme ne résiste pas.

Mais le plus joli de l'affaire c'est qu'il n'avait pas contrevenu à ce qu'il s'imaginait, succédé directement à Liane dans la baignoire : elle en avait extirpé en toute hâte pour le recevoir, un coureur automobile qui y reprenait des forces.

PRÉCOCITÉ !

D'un journal de province :

« Hier après-midi, le jeune Gaston Micholet, âgé de deux ans, est tombé de la fenêtre du 3^e étage du numéro 12 de la rue Saint-Jacques où habitent ses parents.

Transporté à l'hôpital il y est mort malgré les soins qui lui furent prodigués. Il laisse une veuve et un enfant en bas âge. »

Constatons que, chez ce pauvre petit, l'instinct de la paternité a été vraiment précoce.

LE TORCHON BRÛLE

Il y a à peine six mois que le docteur Albert L. s'est marié et le torchon brûle chez lui avec une telle intensité que la flamme menace d'embraser le ménage.

Le docteur déclarait hier carrément à sa jeune femme :

— Tu es morte pour moi !

— Ça ne me frappe pas, lui a-t-elle répliqué. Tu n'en es pas à une erreur de diagnostic près !

UN CHOIX HEUREUX

Le coulissier R. cause avec son ami J. sous le péristyle de la Bourse.

— Tu connais le jeune Marcel C...n ?

— Vaguement.

— Il ne me plaît pas beaucoup : certes il a une bonne situation, mais je lui trouve l'air peu sympathique et le regard fuyant.

— Puis après un temps :

— Je voudrais bien lui faire épouser ma nièce.

Heureuse jeune fille !

UN NOM QUI PROMET

Un jeune homme se présente dans une agence matrimoniale et se fait inscrire parmi les candidats au mariage.

Lorsque l'accord est conclu sur les conditions, la directrice lui demande de lui donner son nom :

— Julien Bande, répond-il.

Et la directrice, en inscrivant avec un sourire ce patronyme alléchant :

— C'est tout un programme !

VICTOIRE DIPLOMATIQUE

Une tournée d'opérette française passait, il y a quelque temps, au Caire : une des artistes de la troupe la jeune Rosalia L., qui brilla pendant trois mois, d'un modeste éclat au firmament des Bouffes eut l'honneur d'être distinguée par un des principaux fonctionnaires de la cour du khédive : un gros dédit fut payé au directeur de la troupe, qui est revenue en France sans la charmante artiste.

On nous assure qu'au Ministère des Affaires Etrangères on se montre enchanté de l'aventure.

— C'est une victoire diplomatique, a déclaré gravement un des grands chefs de l'endroit.

Espérons que nous en remporterons de plus sérieuses.



à la Maréchale..



CUISINE « CASHER »

Dans une école israélite anglaise, la cuisine est naturellement, *casher*, c'est-à-dire que la viande doit provenir d'animaux tués selon le rite et être

mangée, sans beurre, dans les quatre jours.

Bien que rituelle cette cuisine est détestable.

Un matin, on sert un gigot que les couteaux les mieux aiguisés ne parviennent pas à entamer. Délégué par ses camarades, un élève va se plaindre. Il est fort mal reçu.

— Je n'admets pas qu'on se plaigne ! s'écrie le directeur furieux. La viande est excellente. Si vous ne la mangez pas aujourd'hui vous la mangerez demain vous la mangerez dans quinze jours...

— Mais alors monsieur, fait observer malicieusement le jeune garçon elle ne sera plus *casher* !

MONDANITES

Il y aura foule le dernier mardi de juillet à la garden-party que compte organiser Mme Pitchener en son charmant hôtel de la rue de Tilsitt si d'ici là son mari, le banquier trop connu, n'a pas filé en Belgique.

M. et Mme Froussard de Panoufle viennent de signer un contrat par lequel ils s'engagent à ne plus se tromper qu'une semaine par mois. Ils ont, à cette occasion offert à leurs amis et amies une délicieuse fête costumée où la danseuse nue Pergola Pelotez obtient le plus vif succès.

Un comité international vient de se constituer pour l'érection à huit clos d'un monument à la célèbre baronne d'Ange.

Mlle Ziquette (de Grenelle) nous informe qu'à partir du mois prochain il y aura l'eau courante dans sa chambre.

La société pour la Propagation du Crime Passionnel vient de tenir son assemblée générale. Au lieu de la traditionnelle sonnette le Président avait près de lui un browning dont il s'est servi avec beaucoup d'adresse à plusieurs reprises.

M. Jolycoeur de Végy nous informe que l'opération qu'il vient de subir a brillamment réussi : il est désormais en mesure de reprendre les cinq à sept qui lui ont valu une légitime réputation. Prière aux dames qui désireraient y participer de bien vouloir se faire inscrire. Envoyer une photographie.

Le général Paturon de Bontrain a le plaisir de nous apprendre qu'il a été fait cocu lundi dernier pour la 369^e fois. Nos bien cordiales félicitations.

LES BONS MENAGES

Depuis plusieurs années le ménage était très parisien : monsieur courait de son côté et madame agissait à sa guise. Il convient d'ajouter que si les fredaines de monsieur se passaient au dehors, celles de madame, qui est une femme d'intérieur, avaient pour théâtre le foyer conjugal.

Où peut-on être mieux que chez soi ?

Madame s'est fait meubler un délicieux boudoir chinois, orné, comme il sied d'un divan confortable : c'est là qu'elle prend ses ébats avec ses amis.

Monsieur qui est au courant de ses habitudes, se montre généralement la discrétion même : il n'entre jamais dans le boudoir entre cinq et sept heures car il sait qu'à ce moment on lieu les réceptions intimes de sa conjointe.

Cependant fut-ce distraction, fut-ce curiosité ? Il entrebâilla, il y a quelque temps la porte du paradis : mais il la referma précipitamment : madame, sur le divan, offrait sa bouche à un jeune officier de marine.

Deux jours après, il l'entreouvrait à nouveau, mais pour la clore avec autant d'empressement : cette fois, madame, très dégradée, était assise sur le divan ; près d'elle, l'élégant André D., le champion de tennis bien connu fourrageait dans son corsage.

En apercevant le profil de son mari madame eut un mouvement d'impatience et le soir même, au dîner, elle lui déclara d'un ton sec :

— Edouard décidément, vous devenez insupportable !

Edouard depuis qu'il a reçu cette sermonne, évite avec soin toute intrusion inopportune dans le boudoir de madame. Et, comme dirait M. Henry Bordeaux la vie recommence !

DISTRACTION

Distrain le grand professeur.

La semaine dernière à l'anphithéâtre, comme il examinait un cadavre ne se mit-il pas à l'ausculter ? Après quoi, au vif étonnement de ses élèves il articula sentencieusement :

— En somme, le cœur est bon.

Distraction, certes, mais, tout de même, moins dangereuse que celle qui consiste à oublier des instruments de chirurgie dans le ventre des malades.

LE MAGISTRAT IRASCIBLE

Dans son cabinet c'est le plus froid des juges d'instruction ; mais, chez lui, il lui prend des emportements terribles, dont la vaisselle est généralement victime car c'est sur elle qu'il assouvit sa colère.

Tout récemment parce qu'il trouvait le gigot un peu trop cuit, ne s'avisa-t-il pas de lancer à la volée son assiette et son verre, qui, bien entendu, se brisèrent en mille morceaux.

Sa petite amie, qui elle, est très calme se contenta de lui dire :

— Te voilà désigné pour la Cour de Cassation !

MON COURRIER

PANIER FLEURI. — Ce monsieur était un mal élevé : pour vous adresser un pareil propos, il aurait dû attendre la fin de la conversation. Si tout le monde l'imitait il n'y aurait pas d'amour possible.

(Tous droits réservés.)

Maréchal LEBEVRE.



Vous avez lu les exploits de ce caré vertueux qui arrachait des kiosques les gravures trop galantes ? Cependant qu'il s'indigne, le préfet épure. Bref, c'est à qui persécutera nos poulettes, soit en nature, soit en photographie. Or on vient de retrouver des documents qui montrent qu'on en usait beaucoup mieux avec elles autrefois. Ce sont les comptes du bon roi René, qui régna en Provence. On y lit des choses comme celles-ci : « Don de 1 florin aux fillettes de joie de Marseille (5 février 1478). Et encore : « Don de 2 florins aux fillettes de Lyon. » Il y en a ainsi une page entière. A la bonne heure ! Voilà

un roi, qui, au moins, comprenait la jeunesse. Il est bien regrettable que le gouvernement d'aujourd'hui n'ait pas les mêmes attentions pour celles qui font passer aux hommes des moments agréables. Je sais bien que Gastounet ne pourrait pas donner aux poules d'aujourd'hui des florins d'or : mais, quand il ne leur distribuerait que des francs-papier, ce serait déjà ça ! N'oublions pas qu'elles sont une attraction de la capitale : on devrait les subventionner, au lieu de les embêter sous un prétexte ou sous un autre. On pourrait même encourager celles des départements. On s'en garde bien. Ne me parlez pas du progrès : la France d'aujourd'hui aurait beaucoup à apprendre de celle d'autrefois.

MADAME SANS-GÈNE.

SANS-GÈNE

Administration et Rédaction

9, rue Antoine-Chantin, Paris (14^e)

ABONNEMENT AU JOURNAL :

France et Colonies :

Etranger :

Six mois . . . 23 fr. Six mois . . . 28 fr.
Un an . . . 45 fr. Un an . . . 55 fr.

Envoyer lettres et mandats au nom de :

M. MAXIME FÉRENCZI, Éditeur

9, rue Antoine-Chantin, Paris (14^e)

PHOTOS Jeunes Époux. Enfin seuls ! 25 fr
La femme intime, toutes poses, 25
à 100 fr. Edit. G. Saphir, Boite 63, Bureau central du 9^e, Paris



L'ENNUI c'est LA MORT!
Pour RIRE et FAIRE RIRE

Farces, Attrapes, Surprises, Articles
de Physique et de Prestidigitation Chan-
sons, Monologues, Pièces de Comédie
Léopoldes et de Jeux, Magie, Magne-
tisme, Hypnotisme, etc. Art de Cotillon
et Carnaval, Méthodes de Danse, Instruments
de Musique, etc. - Secrets de toutes sortes

Toujours des nouveautés

Catalogue illustré contre 2 frs timbres - Se recommander du journal
H. BILLY, Suc^r de L. BAUDOT, 8, Rue des Carmes, Paris-5^e
Maison de Confiance fondée en 1808

LA GAÏETÉ C'EST LA SANTÉ ET LA SANTÉ ÇA C'EST TOUT

A LA NOCE, PARTOUT

LE RECORD DU RIRE

Demandez le SUPERBE ALBUM ILLUSTRÉ 1928, 200 pages, 1.200 gravures comiques, UNIQUE AU MONDE :

Farces et Attrapes nouvelles, Surprises sensationnelles, Chan-
sons et Monologues, CURIOSITÉS COMIQUES PAR
MILLIERS. Appareils de prestidigitation pour toutes
les bourses, Danse, Hypnotisme, Magie, Amour,
Pour réussir, etc... Envoi contre 2 francs
(timb. franc. ou mand.). Etab^l Alex.
GOBIN, 9, boul. St-Martin
PARIS (3^e)



PRÉSERVATIFS CONTRE LES MALADIES VÉNÉRIENNES

"NEVERRIP"		"THE SELECT"	
Naturel extra dz.	11	Naturel extra dz.	10
Naturel réserv.	12	Naturel réserv.	11
Saumon supér.	13	Rose supérieur	12
Saumon réserv.	14	Rose réserv.	13
Lavable renfor.	18	Invisible surfin	15
"Neverrip" et "The Select" assortis.	12		

Prix spéciaux par quantités

Envoi discret et rapide avec catalogue illustré
Emballage bois garanti pour tous pays
PORT : France et Colonies, 2 fr. ; Etranger, 3 fr.
Envoyez Mandats, Espèces ou c. remb. à la Maison
G. THILLIEZ, 22, Faub. Montmartre, Paris-9^e
(Dépôt et vente discrète de tous préservatifs)



Spécialité de préservatifs baudruche choisie : Extrafine, 25 fr. la dz. ; Surfine, 50 fr. la dz. ; Superfine, 75 fr. la dz.

MARIEZ-VOUS selon vos goûts sans intermédiaire, sans rémunération, par le Foyer de l'Art. Tous 2, Place du Carre, Paris. Envoi discret notice et listes sous pli fermé contre 1 franc



POUR ETRE EPATANT à la Noce à la Fête
S'AMUSER la Société de la
FAIRE RIRE **GAÏETÉ FRANÇAISE**
65, FAUB. SAINT-DENIS, PARIS (10^e)
envoie c^o 1,50 NOUVEL ALBUM
INCOMPARABLE DE QUOI RIRE DES MOIS
300 pages avec gravures comiques,
chans. Monolog. Pièces à Succès. Librair. spéc.
Léopoldes, Harmonicas, TRAVESTIS, COTILLON. Propos gaie.

AVENIR dévoilé par la célèbre M^{me} MARYS, 45, rue Laborde, Paris (8^e). Envoyez prénoms, date nais., 15 fr, mandat (Reçoit 3 à 7 h.)

PIERRE SAMUEL

MON RABBIN

CHEZ LES RICHES

A. P. - Paris - 10 fr.

Le premier roman d'un jeune écrivain

JEAN MARÈZE

L'APPRENTI GIGOLO

Je ne sais s'il est un jeune talent qui offre plus de cynique et tranquille impudeur.

PIERRE BENOIT

1 Vol. 10 fr. J. FERENCZI & FILS



PRÉSERVATIFS VÉRIFIÉS CONTROLÉS ET GARANTIS UN AN CONTRE LES MALADIES VÉNÉRIENNES

- Bout américain », modèle court... la douz. 6 fr.
 - Soie ivoire », souple fin » 10 »
 - Réservoir », toile bout renforcé... » 11 »
 - Velouté », extra fin » 12 »
 - Réservoir », rose, bout renforcé... » 13 »
 - Cristallin », invisible surfin » 15 »
 - Réservoir », cristallin bout renforcé » 17 »
 - Renforcé », lavable extra » 20 »
 - Soie chair », lavable supérieur... » 25 »
 - Crocodile », spécialité américaine... » 30 »
 - Baudruche », extra fine » 20 »
 - Baudruche », surfine » 25 »
 - Baudruche », superfine » 30 »
 - Pelure », extra fine supérieure... » 40 »
 - Pelure », surfine » 50 »
 - Epais », lavable d'usage » 70 »
 - Echantillons », variés extra » 15 »
 - La collection », tous préserv. supér. » 25 »
 - Le vérifior », le seul appareil nickelé extensible pour vérifier, sécher et rouler tous préservatifs. 8 fr.
- Recommandés : • Cristallin » et • Soie chair » prêt.



CATALOGUE illustré en couleurs (1928) complet et détaillé de tous articles intimes pour Dames et Messieurs, avec tous renseignements, joint gratuitement, à tous nos envois.

ENVOIS absolument discrets, rapides et recommandés, sans aucune marque ni réclame extérieure indiquant le contenu.

(Discretion garantie)

PORT : France et Colonies, 2 fr. - Etranger, 5 fr. contre remboursement (France seulement) 3 fr.

PAIEMENTS : Envoyer espèces ou mandats-poste de préférence à la
Maison G. BELLARD, Hygiène
55, Rue Notre-Dame-de-Lorette, PARIS (IX^e)
Maison de toute confiance fondée en 1906



— C'est ton vieux qui s'en va ?
— Oui, oh il n'est pas gênant, il rentre, il sort et puis... c'est tout !